



HAL
open science

La ménopause précoce: une perte de repères ?

M. Lachowsky

► **To cite this version:**

M. Lachowsky. La ménopause précoce: une perte de repères ?. 32^e Journées de la Société Française de Sénologie et de Pathologie Mammaire (SFSPM), Strasbourg, 2010. La femme jeune face au cancer du sein, Nov 2010, Strasbourg, France. pp.385-389. <hal-03580734>

HAL Id: hal-03580734

<https://hal.science/hal-03580734v1>

Submitted on 18 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



La ménopause précoce : une perte de repères ?

Premature menopause: missing life's roadlights?

Mots-clés : Vieillissement de la femme – Ménopause précoce – Événements de vie.
Keywords: *Woman's ageing – Premature menopause – Life events.*

M. Lachowsky*

“Il n’y a pas de fin, il n’y a pas de début, il n’y a que la passion infinie de la vie.”

F. Fellini

Traiter de la ménopause précoce dans ces journées consacrées au cancer du sein chez la femme jeune revient à évoquer la double – voire triple – peine que vivent ces femmes. Ce n’est sans doute pas un hasard si, au sein (mais oui!) de son équipe, Anne Lesur, sénologue-oncologue par choix ou par passion, et femme par hasard ou par destin génétique, a choisi ce thème et ses déclinaisons.

Intitulé curieux, ou plutôt inquiétant... Cancer et jeune, cancer et sein: cherchez l’intrus... Et plus encore dans l’énoncé complet: “Cancer du sein chez la femme jeune”. Le cancer du sein, nous, médecins, nous le connaissons et nous savons combien les femmes qui nous consultent le redoutent et redoutent de le connaître. Mais la femme jeune? Nous croyons certes la connaître, sans doute nous croyons-nous capables de la définir, mais est-ce bien certain ?

* Gynécologue, consultante en gynécologie psychosomatique, hôpital Bichat, Paris.

Jeune

Jusqu'à quel âge est-on jeune? N'y aurait-il pas une limite au-delà de laquelle cette appellation serait périmée? Appellation, ou plutôt titre, distinction même, car de nos jours, être jeune confère une valeur ajoutée non négligeable. À qualités égales, à diplômes égaux, la suprématie s'est installée, plus ou moins clairement, mais si "la valeur n'attend point le nombre des années", la "vieillesse ennemie" commence de nos jours de plus en plus tôt. La situation vue par Corneille n'était que constatation et non justification. Sans lien objectif, certes, mais quel lien subjectif pour notre société dont les divergences semblent s'apaiser et les différences de classe s'atténuer dans le partage d'un culte, d'un seul, celui de la jeunesse! Cosmétique et chirurgie esthétique n'en reçoivent-elles pas les offrandes, elles qui en sont les idoles, adorées et craintes à la fois, comme toute divinité qui se respecte? Mais le paraître, ce leit-motiv actuel, peut-il remplacer l'être?

Voilons ce qui nous déplaît, oublions-le et faisons confiance à la science pour l'effacer, et dans ce jeunisme se cache – ou plutôt se révèle – ce qui fonde cette société qui est la nôtre: le déni et le rêve. Mais pour nous, médecins, et particulièrement gynécologues, ce terme "jeune" a une tout autre résonance. Ni déni, bien au contraire, ni rêve – quoique... –, la femme jeune nous apparaît d'autant plus à préserver qu'elle a encore la vie devant elle, selon la formule consacrée. "*La vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie*", a écrit Malraux. Toute vie à nous confiée est certes précieuse, mais celle qui devrait avoir plus d'avenir que de passé nous toucherait-elle plus encore, nous sentirions-nous plus responsables encore de son équilibre, de sa santé? Peut-être la "fleur de l'âge" nous semble-t-elle incompatible avec maladie et malheur, peut-être avons-nous du mal à accepter notre impuissance, cet échec de notre science... Force est d'ailleurs de constater que plus nous avançons dans notre sophistication technique, plus nous peinons à éclaircir ce qui donne son sel à la vie, cette fameuse qualité dont nous voudrions nous faire les hérauts, et moins nous pénétrons l'alchimie des rapports humains. "*Est-ce ainsi que les hommes vivent?*" s'était demandé Aragon, tout en affirmant avec l'intuition du poète: "*Le temps c'est toi, le temps c'est la femme.*" Le temps? L'âge est une préoccupation majeure de notre XXI^e siècle, tout est donc une question de temps. Mais de quel temps s'agit-il? Contrairement à bien d'autres, notre langue n'a qu'un seul et même mot pour désigner le temps du calendrier et celui des éléments, celui qui nous est compté et celui qui nous est conté, celui qui se voudrait prévisible et celui qui reste imprévisible. Chronos et Météo, même vocable mais non même combat...

Femme

On ne naît pas femme, on le devient. Cette affirmation de Simone de Beauvoir a-t-elle un sens? Y a-t-il vraiment un "avant" pour cet être qui n'est encore que du sexe féminin et pas une femme? Quand le devient-on, et comment? Question d'hormones (faut-il attendre la puberté?), question de société (faut-il se confronter à certains milieux?),

question de mode de vie ou de sexualité : y aurait-il des bons et des mauvais chemins, de bonnes et de mauvaises recettes, et comment savoir si le résultat est là, si “on” est devenu femme ?

De manière à la fois simpliste et scientifique, l'enfance, l'adolescence avec puberté et nubilité sont les étapes de la transformation, transformation qui n'est nullement un choix car totalement indépendante de la volonté ou du désir. Cela revient-il à dire que l'apparition du sang fait d'un être porteur de la formule XX une femme ? Une femme, un être rythmé, dont le temps n'est pas linéaire mais scandé régulièrement, mois après mois, année après année, par ce marqueur spécifique : le sang. Présence et absence, les deux ont une signification : règles, grossesses, ménopause, c'est bien le sang qui raconte la femme. La phrase de Simone de Beauvoir n'est-elle que symbolique ou s'applique-t-elle aussi au corps des femmes ? On aurait envie de répondre par l'affirmative, au-delà du genre et du sexe, tant ce corps va être le lieu de changements tout au long de la vie, tant il se “féminise”, pourrait-on dire. En effet, les grands marqueurs du temps de la femme, ses saisons, sa puberté, ses grossesses et sa ménopause s'accompagnent tous non seulement de sensations intimes et de modifications internes, mais aussi de modifications extérieures et visibles. Traductions ou trahisons ?

Mais qu'est-ce donc, être une femme ? Le “sexe faible” autrefois, “l'autre sexe” toujours, puisqu'on a tendance à le définir par rapport au “premier sexe”, celui de l'homme. Pourquoi premier ? Parce que tous les récits de création ontologiques en font la première apparition de l'être humain, parce qu'il est seul porteur d'attributs sexuels visibles, autrement dit parce que religions et psychanalyses si souvent opposées sont là en accord. Indispensables pour la perpétuation de l'espèce, souhaitables pour combattre les effets délétères de la solitude, utiles dans la vie quotidienne, les femmes, durant longtemps, n'ont pas été considérées en tant que telles. Non pas comme êtres à part entière, uniques et désirants, mais plutôt comme filles, épouses et mères, autant de qualificatifs toujours en rapport avec un autre, dont elles portaient d'ailleurs le nom, père ou mari. En fait, jusqu'à un temps très récent, cette histoire avec ou sans H majuscule, cette chanson de geste tristement répétitive de guerres et de malheurs en tout genre n'a été dite, peut-être faite, mais assurément écrite que par les hommes. Les femmes, elles, se seraient contentées d'écrire des lettres : le rythme de la correspondance ferait-il écho à la différence fondamentale entre les sexes, celle de leurs temps respectifs, linéaire pour l'homme, rythmé pour la femme ?

“Post-scriptum – J'oubliais de te donner une nouvelle capitale : je vais probablement bientôt avoir mes règles... Je meurs d'impatience, cela a tellement d'importance ! Je trouve si étonnant ce qui m'arrive, non seulement ce qui se voit à la surface de mon corps mais ce qui s'accomplit à l'intérieur.” D'une de ses lettres, Anne Frank n'aura eu que peu de temps pour accueillir et vivre sa nouvelle saison...

Car la vraie différence est bien là : si l'homme a le phallus, la femme a le rythme et ce fil rouge du sang, dont présence ou absence, première ou dernière apparition encadrent et marquent les mois et les saisons, la jeunesse, la maturité avec l'avènement puis la

disparition de la fécondité. Non, les femmes ne sont pas des hommes comme les autres, même si les mêmes millions d'années les ont amenées au stade actuel d'homo sapiens sapiens, toujours formulé au masculin !

Le Pr Pinard, le grand obstétricien français de l'entre-deux-guerres (quelle horrible formule, et qui pourrait s'appliquer à ce dont nous parlons ici !), pensait faire non de la littérature mais de la médecine quand il écrivait : *"Une vraie femme ne devrait pas revoir ses règles du jour de son mariage à celui de sa ménopause."* Tout le problème réside dans la définition de ce qu'est une "vraie femme" ; sans doute cette vision a-t-elle changé avec l'évolution de la place de la femme dans notre monde occidental. Droit de vote, contraception et machine à laver, entre autres, ont modifié le panorama. Nous aimerions croire que notre science médicale comme notre art y ont participé. Hélas, nous sommes loin d'avoir terrassé ce grand ennemi, le cancer du sein. Il rôde toujours autour d'elles. Il les tue moins, mais la double peine qu'il représente est encore plus lourde chez cette femme jeune, qui a le sentiment que le sort lui a "coupé les ailes", selon la formule d'une patiente trentenaire. En effet, être atteinte dans cet organe hautement symbolique, image de la sexualité et de la maternité, donc synonyme de vie, semble un inacceptable paradoxe, une injustice ("Je n'ai pas mérité cela !", ou "Qu'ai-je fait pour mériter cela ?", ces phrases si souvent entendues), de toute façon un drame où la peur le dispute à l'horreur.

Dans un premier temps, notre patiente est submergée par la réalité, les traitements, leurs choix, leurs exigences. "On n'a même pas le temps de réfléchir, on ne s'entend plus penser, on est désorientée, avec parfois des informations contradictoires, ce qui achève de nous donner ce sentiment d'être noyée." "Il manque un chef d'orchestre", nous disent-elles aussi. Puis arrive le calme après la tempête, calme souvent vécu comme un abandon, un trop grand silence, qui devient une solitude où surgissent à nouveau les démons que l'affairement avait fait oublier, ou plutôt éloigner. Le retour à la vraie vie, familiale, conjugale, professionnelle, est une autre épreuve, souvent surprenante et décevante, car cela semblait de loin le but à atteindre. Seulement voilà : sein cicatriciel, sein amputé ou sein reconstruit, il va falloir faire face à cette nouvelle image du corps, dans la vie de tous les jours et de toutes les nuits, sous le regard de l'homme comme dans la cabine d'essayage. Et, triple peine, comme une sentence encore alourdie en appel, la ménopause précoce va s'abattre sur cette femme et sonner le glas de sa jeunesse, ou de ce qu'elle vivait comme tel. "Précoce" : le mot n'est pas approprié ; "prématuré" – comme disent les Anglo-Saxons – paraît plus juste, et c'est bien ainsi qu'est ressentie cette privation qui fait perdre – ou prendre – une bonne dizaine d'années à leurs ovaires. Car c'est bien ce sentiment qu'elles traduisent : leur jeunesse, cette belle et riche période de leur vie où tout paraît encore possible, est comme gommée dans cette accélération, dramatique changement de programme. Ce programme, elles y étaient certes inscrites et le savaient, mais le voici qui soudain s'emballe et fausse tous leurs repères. Quoi, déjà ? Plus de règles mais des bouffées de chaleur, comme leur mère ou leur vieille amie ? Qui suis-je donc, celle dont calendrier et carte d'identité font foi, ou celle dont la trahison du corps révisé toutes ces précieuses données et les transforme en équations à plusieurs

inconnues. D'où la perte de ces repères archaïques et fondateurs, attestés par la lignée, par ce grand livre des femmes dont cette femme se sent rejetée, exclue, pense-t-elle. Il est vrai que le malheur fait peur et peut en éloigner certains, que le mot "cancer" fait sûrement plus peur que la ménopause, mais que dire de ce danger exprimé par la conjonction des deux? Pour beaucoup de nos patientes, si le mot "cancer" évoque en premier lieu la mort, le mot "ménopause" évoque une autre disparition. Acceptable, ou plutôt admise à la cinquantaine car attendue, choquante à la trentaine ou même à la quarantaine car inattendue, cette interruption brutale du cours normal des choses de la vie est une épreuve de plus, et non des moindres, pour cette femme qui va, lui semble-t-il parfois, d'une perte à l'autre. Et que dire de l'impact de ces manifestations extérieures, visibles par les autres, tous les autres, bouffées et sueurs notamment? Descente aux enfers, perte de tout repère, toutes ces impressions que nous rapportent nos patientes sont autant d'appels au secours que nous nous devons d'entendre. Il n'est pas question de minimiser, encore moins de banaliser, mais bien d'entendre et, surtout, de permettre de mettre en mots leurs doutes et leurs angoisses: vieillissement prématuré, fin de la fécondité, perte de la féminité, de la séduction, troubles bien réels de la sexualité. Comment les aider à retrouver une bonne image, une image nouvelle d'elles-mêmes, une image qui leur rende leur estime de soi, cette revalorisation qui est la meilleure arme contre la dépression, pour ne pas dire la seule? En effet, elles n'ont en principe droit qu'au diagnostic et non à la thérapeutique, ce qu'elles vivent mal dans la réalité comme dans le symbole, et qui alourdit encore la sentence, disent-elles.

Et nous voici revenus au temps: oui, il leur faut du temps, du temps pour passer du choc de l'annonce au stade de révolte, de la peur à la colère, pour accepter sans se résigner, pour se sentir capable de faire le deuil des fameux "quarantièmes rugissants", pour faire face avec lucidité mais aussi avec espoir. Il nous en faudra pour rétablir leur confiance en elles-mêmes, mais aussi en nous.

N'y a-t-il pas là, pour nous, médecins, pour nous, gynécologues de toutes obédiences, un beau travail de passeur: ramener sur la rive de la vie – et non plus de la survie – ces femmes qui nous confient ce qu'elles ont de plus précieux: leur avenir?